L'Amérique n'est blanche qu'en hiver

Bianca Joubert

Les Avrils

À ma famille
de sang, de cœur et d'esprit.
Ils se reconnaîtront.

DE L'AUTRE CÔTÉ

Dieu aima les oiseaux et inventa les arbres.
L'homme aima les oiseaux et inventa les cages.

Jacques Deval

À l'origine, il y avait le soleil. Et une femme aux doigts croches qui implorait son secours.

Je suis debout sur le traversier, en hiver. Je ne sais pas au début si c'est le bateau qui bouge ou si ce sont les glaces qui se déplacent avec le fleuve. Le spectacle est terrible et beau. L'eau emprisonnée qui tente de se dégager pour suivre le courant. Les blocs de glace qui se fracassent sous le passage du bateau. Tout est blanc et scintille. Les lumières de la ville s'éloignent pendant que je fais dos à l'autre rive et me laisse écraser par la silhouette noire du Château Frontenac.

Grand-Man est morte. C'est pour ça que je traverse.

Avec la disparition de ma grand-mère maternelle, Drienne, me revenait par bouffées l'odeur des peurs anciennes, rampantes dans les sous-bois. L'odeur d'un monde révolu que je n'avais pas connu, mais qui m'invitait à tracer la suite.

Aux soins palliatifs, elle écoutait en boucle des chants d'oiseaux sur une vieille cassette dont le ruban

déraillait souvent. Quand le jeune prêtre est venu pour l'extrême-onction, elle lui a demandé sans préambule s'il y avait quelque chose de l'autre côté. *Après.* Les oiseaux du paradis, ou quelque chose dans le genre. Elle avait eu la foi toute sa vie mais, une fois au seuil de la ligne pointillée, un doute s'était mis à la tenailler. Mal à l'aise, il avait répondu qu'il ne savait pas. Et elle, sans ouvrir les yeux : « Eh bien, vous reviendrez quand vous le saurez. »

Je dormais souvent là-bas, à l'hôpital, sur le canapé-lit, à côté de la cuisinette avec un set de vaisselle en plastique orange qui sentait le dernier repas du condamné, une bouilloire électrique et du thé Red Rose pour les familles des mourants.

J'ai senti la mort venir, un peu plus près chaque jour, chaque fois plus arrogante que la veille. Je l'ai sentie rôder, s'approcher sur la pointe des pieds. Mais elle ne venait pas seule. Elle ramenait toute la lignée en cortège, et avec elle des rêves qui remontaient de plus en plus loin dans le temps. Des songes qui n'appartenaient plus à ma grand-mère, qui allaient au-delà de sa naissance, dans le monde de ses ancêtres, où le soleil régnait sur tout et tannait les peaux.

On parle d'arbre généalogique, de branches sur lesquelles on s'inscrit en ramifications. Moi, j'y vois plutôt des cercles concentriques qui mènent jusqu'à mon cœur. Des anneaux comme ceux à l'intérieur des troncs d'arbres, qui se forment année après année, ou des couches de peau qui cicatrisent en ronds successifs sur une blessure.

Comme beaucoup de petites filles autochtones du Québec, la mère de ma grand-mère, Adriana, avait appris à coudre en fabriquant des vêtements de poupée. À l'intérieur des poupées, faites avec les restes de trois doigts d'un vieux gant en cuir et des retailles de tissu, il y avait un espace pour ranger des feuilles de thé. Elle et ses sœurs participaient ainsi modestement au transport des provisions d'un campement à l'autre, suivant les saisons.

En jetant une poche de thé dans l'eau bouillante, je songeais au fait que, pendant toute sa vie, je n'en avais pratiquement rien su. Rien su de ses origines. Rien su du fait que Grand-Man Drienne était à moitié « sauvage », comme disait Grand-Pa. Toute sa vie, elle l'avait caché sous sa teinture blonde qui tranchait avec sa peau cuivrée et ses sourcils foncés. On lui avait appris qu'il n'y avait pas là de quoi être fière. Ça, c'était un côté de ma lignée. L'autre préservait encore mieux ses mystères.

À ma naissance, on la surnommait « la squaw ». Et mon grand-père « El nouère », sobriquet d'emblée attribué aux plus basanés que les autres. Je vivais dans leur maison. Je n'avais pas de père. Je n'avais pas de nez non plus. Ou si peu que ma mère s'en est inquiétée au début. Mais l'important, c'était que je respirais par ces deux petits trous. Pour le reste, elle s'en remettait à ma grand-mère. À seize ans, on ne sait pas quoi faire avec les bébés. Ça tombait bien : Grand-Man Drienne en avait perdu un dont les pleurs étaient restés enfermés dans les murs humides. On les entendait parfois, la nuit, et les lumières clignotaient brièvement quand mes tantes jouaient au Ouija. Elles ont tellement appelé les esprits

que je suis venue. Et les pleurs se sont tus dans les murs, remplacés par les miens.

Autrefois, lorsqu'un enfant naissait, on disait que « les Sauvages étaient passés » et avaient laissé un bébé braillard, non sans avoir auparavant livré bataille à la vertueuse mère, qui se retrouvait au lit, épuisée par la lutte. Ce qui était vrai là-dedans, c'était que les coureurs des bois français qui faisaient la traite des fourrures au début de la colonie avaient vécu avec les Autochtones, si intimement qu'après leur départ venaient au monde des enfants sans père, qu'on ramenait parfois au hasard dans un village.

J'ai compris avec le temps que j'étais de la race des ouvriers, de ceux qui obéissent à des patrons, souvent anglophones, et qui jouent à la loto pour tenter d'améliorer leur sort. Quand j'ai quitté ma petite ville, bien blanche, pour aller étudier dans la métropole, bien loin, j'ai aussi appris à mes dépens que les ouvriers ne pardonnaient pas cet affront. Ils ne pouvaient supporter l'idée que la pauvreté intellectuelle les maintenait peut-être dans la servitude et la misère. Devenir savante, revenir avec de beaux mots et un autre accent : une trahison.

J'ai aussi compris avec le temps que j'avais un père et qu'on ne m'avait pas trouvée un beau matin dans le jardin de Grand-Man. Mes indices : la boxe, des taches de rousseur, des cheveux un peu « crépus », comme Grand-Pa, dont l'ascendance était aussi mystérieuse que la mienne avec son air pas-de-chez-nous. Et l'expression

« coureur de jupons ». Mais qui portait encore un jupon, de nos jours ?

À l'école primaire, à la rentrée des classes, il fallait donner son nom et celui de son père, à voix haute. Il fallait apprendre à mentir. Il fallait aussi se dessiner dans un cahier d'exercices avec un crayon « couleur chair », d'un saumon rosâtre, comme les chérubins du paradis. Je ne savais pas encore à quel point la couleur de la peau comptait dans l'histoire du monde et nous classait à la manière d'un nuancier de bas de nylon. Ceux de ma mère avaient souvent une maille filée, qu'elle empêchait de s'agrandir avec une goutte de vernis à ongles transparent, même si ça ne se voyait pas beaucoup, dans le bar sombre où elle travaillait après avoir interrompu ses études pour me faire vivre, moi, sa petite perle couleur chair.

C'était étrange de voir une vieille personne comme Grand-Man appeler sa mère. Ses petits yeux bridés se plissaient sous la douleur, et la longue tache brune sur sa joue, vestige d'une brûlure d'enfance sur le poêle à bois, se déformait avec la tension des mâchoires. C'était pourtant la plus costaude des filles de sa famille : comme sa mère, Adriana. Vers la fin, quand elle n'en pouvait plus, elle disait : « Maman, viens me chercher », avec sa *vraie* voix. L'autre, c'était sa voix haut perchée et chevrotante, la voix *distinguée* qu'elle prenait pour répondre au téléphone ou parler à des *étrangers*, et qui tentait de camoufler le fait qu'elle n'avait pas terminé sa deuxième année du primaire à l'école de campagne.

En regardant ses pieds et ses mains recroquevillés, ses doigts et ses orteils déformés par l'arthrite, je pouvais pourtant la voir s'élancer dans les champs de pommes de terre de sa jeunesse, contourner les balles de foin. S'accrocher au tablier d'Adriana, comme vingt autres petits qui s'étaient partagé ses mamelons, nés non pas d'une seule portée, mais un à la fois. Entailler les érables au temps des sucres, se baigner dans la rivière Damnée, manipuler des cartouches à l'usine d'obus durant la Deuxième Guerre mondiale. Manier la porcelaine de cette riche famille anglophone montréalaise à qui elle avait servi brièvement de domestique. Avant de laisser échapper une tasse de trop.

Dans son lit blanc immaculé, elle avait rapetissé de jour en jour, jusqu'à disparaître. À son dernier souffle, je n'étais pas à son côté. J'étais en route pour l'Afrique. On m'avait appelée, à l'aéroport, juste à temps pour que je puisse revenir sur mes pas. Prendre le traversier. Elle avait dit, en parlant de mon voyage : « Pourquoi aller te donner de la misère, ma p'tite fille ? On est ben, icitte. Reste donc avec nous autres. »

Enfant, année après année, ma mère demandait une poupée noire, et ma grand-mère lui rappelait qu'elle, pour Noël, recevait une orange, comme ses vingt frères et sœurs. Ma mère n'était peut-être pas noire, mais elle était au moins cinq ou six teintes au-dessus de la couleur chair des crayons à colorier de mes cahiers d'exercices, et dans les derniers tons du nuancier de bas à la pharmacie.

La veille de mes dix-huit ans, elle était allée consulter une voyante. J'étais alors plus âgée qu'elle n'était quand elle m'avait propulsée hors de ses entrailles, après m'avoir enrobée de nacre comme les huîtres le font avec un corps étranger qui s'introduit dans leur coquille. La voyante ne lui avait pas parlé de mon avenir, mais plutôt de son passé. Un lointain passé où elle aurait été capitaine de bateau. Et pas n'importe quel bateau : un négrier. Un navire qui transportait des humains dans sa cale, de l'Afrique vers l'Amérique. Ce capitaine s'était un jour révolté contre ce trafic et avait laissé s'enfuir les captifs en gardant avec lui un orphelin. La voyante avait tiré cette conclusion en regardant ma mère dans les yeux : « Et aujourd'hui, cet enfant est revenu. C'est votre fille, et elle a beaucoup de mal à s'adapter à sa couleur. À vivre dans le monde des Blancs. »

Dehors, par la fenêtre de l'hôpital, l'asphalte de la route 132 et, très loin derrière, le fleuve Saint-Laurent glacé. D'un côté, il menait à Québec et, de l'autre, il allait en s'élargissant, jusqu'à la route 204, jusqu'au territoire de la famille de mon arrière-grand-mère Adriana, jusqu'à la Gaspésie, jusqu'au Golfe, qui finit par s'ouvrir sur l'océan Atlantique, jusque là où Grand-Man n'est jamais allée. Là où vinrent les grands bateaux qui changèrent le cours du monde et la face du continent.

Bientôt, il n'y aurait plus de jardin, plus de balançoire, plus de promenade en voiture sur les routes familières et sinueuses aux abords de la frontière américaine. Plus de cuisine où attabler toute la fratrie. Plus de teinture blonde pour ses cheveux qui resteraient gris jusqu'à la

fin. Plus de coquetterie. Ou une ultime. Elle longerait une dernière fois le fleuve pour aller se faire maquiller, coiffer et parfumer au salon funéraire, avant de prendre le chemin du cimetière.

« Si tu rêves aux anges, tu rêveras à moi », disait-elle en guise de bonne nuit. Je ne sais pas, moi non plus, s'il y a quelque chose après, de l'autre côté.

Quand elle est partie, je suis allée chercher sa mère, c'était la moindre des choses que je puisse faire pour elle. Mais j'ai trouvé bien d'autres affaires, étendues sur la corde à linge de l'histoire, pas encore sèches ni tout à fait propres.

Maintenant, il me fallait parler aux morts.